

PAR MONTS ET RIVIÈRE

Avril 2009, volume 12, no 4



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE DES QUATRE LIEUX
SAINT-CÉSAIRE, ANGE-GARDIEN, SAINT-PAUL D'ABBOTSFORD, ROUGEMONT

Sommaire

4 Souvenirs d'un québécois d'adoption

Par André Goos

9 Souvenirs de Jean-Charles Magnan : Le ministre Laurent Barré

Par Jean-Charles Magnan

11 Historique de la vache canadienne

Par Gilles Bachand

14 Quelques faits divers concernant Saint-Paul d'Abbotsford : Les fromageries et les beurreries

Par Yvon Boivin

18 La monnaie en Nouvelle- France et au début du régime anglais

Par Gilles Bachand

Chroniques

Mot du président	3
Prochaine rencontre	15
Activités de la SHGQL	15
Généalogie sur le web	16
Nouveaux membres	16
Nouveautés à la bibliothèque	17
Nos commanditaires	20



Souvenirs d'André Goos de l'Ange-Gardien



La Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux a été fondée en 1980. C'est un organisme à but non lucratif, qui a pour mandat de faire connaître et valoriser par des écrits et des conférences, l'histoire et le patrimoine des municipalités suivantes : Saint-Césaire, Saint-Paul d'Abbotsford, l'Ange-Gardien et Rougemont. Elle favorise aussi l'entraide mutuelle des membres et la recherche généalogique.

La Société est membre de :

[La Fédération des sociétés d'histoire du Québec](#)

[La Fédération québécoise des sociétés de généalogie](#)

La Table de concertation des sociétés d'histoire en Montérégie

COORDONNÉES DE LA SOCIÉTÉ

Adresse postale : 1291, rang Double Rougemont (Québec) J0L 1M0 Tél. 450-469-2409	Adresse du local : Édifice des Loisirs 35, rue Codaire Saint-Paul d'Abbotsford Tél. 450-379-5381	Site Internet : www.quatreliex.qc.ca Courriels : lucettelevesque@sympatico.ca shgquatreliex@bellnet.ca
---	---	--

Cotisation pour devenir membre : La cotisation couvre la période de janvier à décembre de chaque année. 30,00\$ membre régulier. 40,00\$ pour le couple.	Horaire du local : Mercredi : 13 h à 16 h 30 Samedi : 9 h à 12 h Semaine : sur rendez-vous. Période estivale : sur rendez-vous.
--	--

Le bulletin de liaison *Par Monts et Rivière*, est publié neuf fois par année.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Toute correspondance concernant ce bulletin doit être adressée au rédacteur en chef :

Gilles Bachand tél. : 450-379-5016 ou shgquatreliex@bellnet.ca

La direction laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs textes. Toute reproduction, même partielle des articles parus dans *Par Monts et Rivière* est interdite sans l'autorisation de l'auteur et du directeur du bulletin. Les numéros déjà publiés sont en vente au prix de 2,00\$ chacun.

Dépôt légal : 2009

Bibliothèque et archives nationales du Québec ISSN : 1495-7582

Bibliothèque et archives nationales du Canada

Tirage : 200 exemplaires par mois

© Société d'histoire et de généalogie des Quatre lieux



Nous avons le regret de vous annoncer le décès de M. Jean Tétrault de Montréal. Il était membre de notre Société. Depuis plusieurs années, il poursuivait des recherches généalogiques concernant sa famille. Il nous a rendu régulièrement visite au local de la Société. Nous lui devons plusieurs dons de volumes et revues qui sont venus enrichir notre bibliothèque. Il a publié aussi plusieurs articles dans ce bulletin concernant les Tétrault. Nous offrons toute notre sympathie à son épouse Hélène Desmarais et à toute sa famille.

Nous abordons dans ce bulletin une thématique assez large reliée au monde agricole. Premièrement André Goos cultivateur à la retraite de l'Ange-Gardien vient nous raconter soixante-dix ans de sa vie. Puis Jean-Charles Magnan agronome, nous donne son opinion concernant le ministre Barré qu'il a côtoyé durant plusieurs années au Ministère de l'Agriculture à Québec. Dans mon cas, je vous soumetts un petit texte concernant l'histoire de la vache « Canadienne » classée race patrimoniale du Québec depuis 1999. Suite à des demandes de certains de nos membres, je vous transmets de l'information concernant la monnaie en usage en Nouvelle-France avec des illustrations de certaines de ces monnaies. Puis toujours à partir du livre *Les racines de Saint-Paul d'Abbotsford*, Yvon Boivin nous fait découvrir les premières fromageries et beurreries de cette localité.

La Société a fait l'acquisition de 17 photographies provenant du **Fonds Muriel et Irene Marshall** déposées à la Société d'histoire de la Haute Yamaska à Granby. Ces photographies de Saint-Paul d'Abbotsford de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle viennent enrichir notre collection de photographies anciennes des Quatre Lieux. Si vous pensez avoir de telles photos, n'hésitez pas à me contacter, nous pouvons les numériser et vous les remettre après le fait.

Nous recherchons toujours des bénévoles pour faire du travail de traitement de textes, entrée de données dans nos banques de documentation etc. Ce travail peut se faire à la maison, donc à votre rythme. S.V.P. me contacter à ce sujet.

Bonne lecture!

Gilles Bachand

Conseil d'administration 2009

Président et archiviste : Gilles Bachand

Vice-président : Jean-Pierre Benoit

Secrétaire-trésorière : Lucette Lévesque

Administrateurs (trices) : Diane Gaucher, Lucien Riendeau, Jeanne Granger-Viens, Michel St-Louis, André Duriez et Madeleine Phaneuf.



NOTES HISTORIQUES

Souvenirs d'un québécois d'adoption

Je m'appelle André Goos, je suis un émigrant originaire des Pays-Bas appelé la Hollande. Je suis arrivé au Canada et demeure au Québec depuis novembre 1958.

Pour situer le lecteur, les Pays-Bas est un petit pays, 339 km² situé dans le nord ouest de l'Europe. Au sud se trouve la Belgique, à l'est l'Allemagne, au nord et à l'ouest la Mer du Nord. Population 14 millions d'habitants.

Comme toute la « Vieille Europe », nous avons une très longue histoire. Dans les premiers trois siècles, notre région faisait partie de l'Empire Romain, nos ancêtres étaient à l'âge de pierre. Fin du 8^e siècle et début du 9^e, nous faisons partie de l'Empire de Charlemagne. Au 16^e siècle, le roi d'Espagne régnait sur notre pays. À la fin des années 1700 et début des années 1800 c'était le règne de Napoléon. En 1830, une partie des Pays-Bas devint la Belgique. La guerre de 1914 – 1918 n'a pas affecté notre pays, mais de 1940 à 1945, nous y avons goûté. Je vais y revenir plus loin.

Depuis plusieurs siècles, le pays a été agrandi en récupérant des territoires sur la mer avec des digues. Les Hollandais ont la réputation d'avoir une expertise dans cette technique, tout comme le Québec dans le domaine des barrages hydro-électriques.

Jusqu'à la fin des années 40, comme plusieurs pays d'Europe, la Hollande possédait plusieurs colonies sur d'autres continents : l'Archipel qui s'appelle maintenant Indonésie et des îles dans les Antilles.

Je suis né en 1934, je suis le 2^e de 7 enfants, à Gemert, un gros village dans le Sud-est à environ 30 km au nord de Eindhoven, la ville où au tournant du 20^e siècle les deux frères Philips ont parti une petite industrie d'ampoules électriques. Gemert est situé dans la province de Brabant. Papa était originaire de «Ouest Brabant» près de Broda, il n'a jamais perdu son accent.

Mon grand-père était, pour l'époque, un gros cultivateur, maman a grandi à Eindhoven, c'était une petite ville avant que Philips attire beaucoup de développement. Son père a débuté comme briqueteur et à développer son entreprise et investi dans des loyers.

Un cousin éloigné, avec l'aide de mon cousin et un de mes frères, ont fait notre généalogie depuis 1612, nous sommes originaires des alentours d'Anvers en Belgique. Le territoire faisait partie des Pays-Bas jusqu'en 1830.

Le nom Goos viendrait d'un prénom; un ancêtre du nom de Godewin. En vieux flamand, en néerlandais « Ami de Dieu », son entourage l'appelait Goo et ses enfants des Goo's comme John's ou Peter's en anglais. Quand en 1811, le régime de Napoléon a instauré le registre civil, ce patronyme est devenu le nom Goos.

Du côté de maman, à ma connaissance, il n'y a pas eu de recherches généalogiques, mais le nom Leurbuch dit que c'est de source Allemande, mais « Brabanders » depuis longtemps.

Mes parents se sont mariés en 1932 et ont acquis une meunerie avec commerce d'aliments pour animaux de ferme et engrais chimiques.

Lors d'un voyage en 2005, nous nous sommes rendus à Gemert. Une partie des bâtiments n'existe plus et ce qui reste est une usine de mobilier de cuisine. La maison construite par mon grand-père Learbuch en 1932 est encore en parfait état.

Je ne me souviens pas beaucoup de détails d'avant l'âge de 6 ans. Nous allions jouer dans la meunerie. Ce n'était pas un moulin à vent, la moulange était actionnée par un engin stationnaire, et beaucoup plus tard par un moteur électrique. Les clients venaient porter les poches de seigle et avoine avec des tombereaux à cheval et il fallait les monter au 2^e étage avec un palan pour les vider dans la trémie. Quelquefois par année, il fallait tout démonter la moulange pour refaire les « grouves » dans les deux grandes pierres. Toutes les moulées étaient en poche de 50 kgs, l'engrais chimique aussi. Nous avions aussi une balance publique dans la cour avant.

À l'âge de six ans, je suis entré en 1^{ère} année, nous avions des écoles séparées pour les garçons et les filles. En première année, c'était une institutrice, Mlle Nora (Eleonore), après c'étaient tous des instituteurs. L'école était à environ 20 minutes de marche de chez nous, nous allions dîner chez nous, les heures étaient de 9 h à 12 h et de 2 h à 4 h, cinq jours/semaine.

Je devais avoir cinq ans, en 1939, quand les « grandes personnes » parlaient de guerre et de soldats. Nous les enfants, nous comprenions rien de ça, mais un jour il a fallu dégager deux entrepôts pour les soldats. D'après ce qu'on a appris, plus tard, la crise des années 30 avait été très mauvaise pour le commerce, les cultivateurs vivotaient, il y avait beaucoup de mauvais crédit, etc. Donc, probablement quand la mobilisation est arrivée et l'armée cherchait des endroits pour tous les réservistes, papa a loué deux entrepôts, un pour les hommes et un pour les chevaux. Au printemps 1940, papa avec le voisin a fait un abri de guerre : un trou dans la terre et une construction par-dessus avec des billots et des planches, ensuite ils ont remis la terre du trou par-dessus. Un matin au début de mai tout le monde, à la hâte, est descendu dans l'abri, nous étions cinq enfants, de 7 ans à un an, avec les voisins. On a passé une partie de la journée là-dedans, après c'était fini. Plus de soldats hollandais, mais beaucoup d'allemands partout.



Il y a à Gemert un château du 15^e siècle au village près de l'église et notre école. C'était à cette époque un séminaire pour des missionnaires. D'après les adultes, l'armée hollandaise tenait le château et pour les sortir de là, l'armée allemande en avait détruit une partie, de notre abri nous pouvions entendre le tir des armes; le séminaire a été reconstruit par la suite.

Après un certain temps, il y a eu le rationnement, il y avait des coupons pour tout. Maman avait une carte d'identité pour chaque membre de la famille. Graduellement tout était rationné, la nourriture avec des coupons pour le sucre, les confitures et bonbons, d'autres pour le pain, la viande, les produits laitiers, les vêtements, les chaussures, les pneus de bicyclettes, etc. les aliments pour animaux aussi. L'armée allemande avait un million de chevaux.

Pour nous, les enfants, tout continuait comme avant, mais on avait reçu consigne de ne pas parler aux allemands et ne pas parler, même à l'école de ce qui se passait à la maison, c'était dangereux, « papa peut se faire arrêter par les N.S.B. et peut ne jamais revenir ». Les N.S.B. en français Mouvement National Socialiste, c'étaient des voyous locaux embauchés par l'occupant pour nous surveiller. Pas des bandits mais des proches armés avec des fusils de chasse confisqués, entre autres, celui de papa.

Avec le temps, les gens apprenaient à vivre un peu « borderline », nous on avait droit à un cochon par année mais pas de coupons de viande. Avant l'abattage, il fallait un permis et après l'abattage un inspecteur venait étamper les jambons et les parties du dos pour pouvoir les identifier une fois salés et boucanés. Mais pour faire un peu de marché au noir, on avait besoin de plus, donc on en abattait un deuxième plus tard et moins gros, celui-là était transformé et mis en conserve au complet.

Je ne peux pas dire que nous, on a manqué du nécessaire, nos parents étaient responsables et débrouillards, il se faisait beaucoup d'échanges de linge et chaussures dans les familles. L'hiver, par période, on n'avait pas d'école, la ration de charbon était épuisée pour le mois. Après un certain temps, on nous obligeait de faire des panneaux pour couvrir les fenêtres la nuit, pour ne pas qu'on puisse voir où étaient les villes ou villages du haut des airs. Pas d'éclairage des rues non plus.

On entendait passer les avions qui portaient de l'Angleterre pour aller bombarder les industries en Allemagne. La noirceur totale les empêchait de s'orienter, parfois ils bombardaient des quartiers de maisons par erreur. Au-dessus de nous, ils se battaient contre les avions-chasseurs allemands.

Au printemps 1944, ça parlait d'invasion des alliés, le monde était nerveux, ça allait barder mais personne ne savait quand et où. Après le débarquement en France, il y avait des combats dans les Ardennes en Belgique, ceci amena chez nous une grande quantité de chevreuils et des sangliers qui avaient fuit la zone de combat. Un dimanche après-midi, on entendait des explosions au loin et après les soldats anglais sont arrivés, c'était la fête. Tout le monde a sorti les drapeaux hollandais (rouge, blanc, bleu) de leur cachette. Nous étions surpris de voir comme ils étaient bien équipés. Les allemands, en dernier, manquaient de tout. Ils confisquaient les chevaux, les bicyclettes, autos, camions. Ils entraient chez nous; une nuit, maman a été obligée de leur faire des sandwiches.

Au mois de novembre 1944 j'ai fait une crise d'appendice, et quand cela faisait trop mal, j'étais bien obligé d'en parler. Le docteur disait « à l'hôpital, ça presse ». Devant l'impossibilité de trouver un taxi au village, c'est un major anglais qui a envoyé un pick-up avec chauffeur et un autre soldat armé et avec toutes les autorisations pour les postes de garde. Maman a embarqué dans la boîte avec moi, papa restait avec mes frères et sœurs. En sortant du camion, direct dans la salle d'opération. Probablement que ces soldats m'ont sauvé la vie. Nous étions 10 ou 12 dans une salle, tous entre 8 et 12 ans. À un moment, j'étais le seul malade, le reste c'était des blessés et des brûlés. Les visiteurs devaient rester dans le corridor derrière une vitre parce qu'il y avait une épidémie de diphtérie dans la ville d'Eindhoven.

Au printemps 1945, nous sommes retournés à l'école et le reste de la Hollande a été libérée. Le 5 mai, l'Allemagne a capitulé et le Japon pas longtemps après. Graduellement, l'épopée de la guerre s'est estompée.

En 1948, mes parents ont vendu le commerce et ont acheté une ferme à Waalre à 10 km au sud d'Eindhoven. Je suis resté à la maison pour travailler avec papa, de toute façon, je n'ai jamais aimé l'école. C'était une petite ferme mixte construite dans les années 1930, selon la tradition, tout sous le même toit, de la maison on passait à l'étable, à la grange et à l'écurie sans sortir dehors. Une petite porcherie et un poulailler étaient à part derrière la maison.

Après quelques années, je me demandais comment partir mon entreprise? J'avais déjà un petit élevage de canaris, il y avait un marché pour cela. La mode pour les fils de cultivateur était l'émigration vers le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la France aussi. Un ami de la famille avait un oncle établi en France depuis avant la guerre, sa fille mariée avec un belge avait besoin d'un employé, c'était la place idéale, pas besoin de parler français. Un visa comme stagiaire et c'était parti... même on pouvait être dispensé du service militaire. Mais après, pour un visa d'émigrant permanent, la France voulait des émigrants avec du capital à investir, pas des voleurs de jobs.

Donc retour chez nous où l'armée m'attendait. On m'a destiné à l'artillerie, c'était en 1956. Après deux mois d'entraînement de base on nous classait selon notre « spécialité », canonnier, chauffeur, cuisinier, télégraphiste, etc.... moi à ma grande surprise, c'était l'école des cadres pour devenir sous-officier. Encore deux mois de formation générale assez « tough », presque du commando. Ensuite comme presque tous les gars de la compagnie, c'était le cours de commandant de canon, Howitzer 155 mm, porté de 16 km, poids des obus 44 kg, « made in U.S.A. ». Après six mois, j'avais mes gallons, j'étais le sergent Goos.

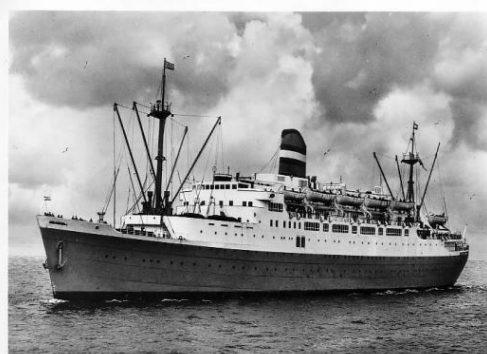


On m'a assigné à Ede dans la batterie B, la pièce d'artillerie A, avec une équipe de dix canonniers et un chauffeur pour le tracteur à chenilles. La routine dans la caserne était très plate, mais régulièrement nous partions pour des manœuvres, dont deux fois en Allemagne dans la région d'Hambourg. Entretemps, je commençais mes démarches pour le Canada. Les conseillers d'émigration disaient que les chances sont meilleures pour le Québec, mais on y parle français, pas de problème, cela s'apprend. J'ai contacté quelqu'un qui était établi à Farnham, Jan Koolen, il a répondu OK, je vais déclarer avoir besoin d'un employé, tu auras ton visa, après on verra bien.

En août 1958, après une soirée dans les tavernes de la ville d'Ede avec mes hommes, j'ai remis mon équipe et le matériel à mon successeur et de retour à la vie civile. J'ai travaillé quelques semaines chez un voisin, qui faisait la traite avec des trayeuses pour connaître ça et le 28 octobre j'ai pris le bateau à Rotterdam.

À cette époque, en Europe les séquelles de la guerre étaient encore là : une rareté chronique de logements, beaucoup de transport avec des GMC de l'armée, etc... Dans l'armée, nous avions l'uniforme anglais, comme le Canada avec, par contre, le casque américain.

Le bateau, le Ryndam, à partir de Rotterdam a fait escale à Le Havre en France et ensuite à Southampton en Angleterre, après c'était la traversée de l'Atlantique, cinq jours sans voir de terre dans toutes les directions. C'était comme un hôtel de luxe mais avec le mal de mer, on ne pouvait à peine en profiter.



Le 4 novembre, j'ai mis pied à terre à Halifax, le Ryndam repartait pour New-York. J'avais un billet pour le train pour Montréal et ensuite pour Farnham, cela a pris 36 heures. Mon ami Koolen m'attendait avec son Buick 1946. Il avait déjà trouvé une job chez M. Ernest Laguë, sur le chemin vers Ange-Gardien. Quelquefois je faisais des gaffes parce que je ne comprenais pas assez le français.

Au printemps, j'ai déménagé à Brigham et l'hiver suivant à Pike River. Au fil des années, j'ai travaillé à Clarenceville chez des anglais; dans le tabac en Ontario; dans la construction à Henryville; à la conserverie David Lord à Saint-Jean, etc... Pendant cette époque, je faisais des tentatives pour acheter une ferme, toujours la même réponse, pas assez de « cash ». Après cinq ans, en 1963, j'ai trouvé une ferme à poulets dans le rang Casimir à Ange-Gardien, propriété de M. Georges-Aimé Pinsonneault. C'était dans mes moyens, avec un revenu de l'extérieur et la culture des concombres pour Catelli-Habitant.

À la même époque, j'ai rencontré ma future épouse, Suzanne Bernard de Saint-Césaire. À notre premier rendez-vous chez son père, qui était veuf depuis bon nombre d'années, première question « es-tu catholique? » Plus tard, j'ai appris qu'il s'était informé à mon sujet chez des amis à Ange-Gardien, je suppose que les références étaient bonnes car je me suis toujours très bien entendu avec mon beau-père. Nous nous sommes mariés en juillet 1965 et les enfants sont arrivés : Sylvain en 1966, Johanne en 1968, Stéphane en 1974 et Daniel en 1977. Maintenant ils ont tous des entreprises et tous ensemble, ils nous ont donné 12 petits-enfants plus 2 de la conjointe de Sylvain, cela en fait 14, 7 garçons et 7 filles. On peut dire « mission accomplie ». Il n'y avait qu'un Goos dans l'annuaire, la liste s'allonge.

Après cinq ans au rang Casimir de l'Ange-Gardien, nous avons vendu pour acheter plus grand au rang Séraphine, la ferme de M. Benoît. Avec des hauts et des bas, nous avons développé la ferme, drainage, défrichement, durant six ou sept étés, entre les travaux, faire de la construction, monter un troupeau Holstein pur-sang.

Mes parents sont venus nous visiter en 1967, maman est venue toute seule en 1973, mais en 1979 on s'est payé un voyage en Hollande avec les quatre enfants, c'était la première fois après 21 ans au Canada. Papa était décédé mais maman avait organisé tout un séjour avec des rassemblements de toute la famille qui était devenue plus nombreuse. Depuis, nous y sommes retournés plusieurs fois.

En 1980 c'était la construction de la nouvelle maison et durant deux hivers, nous avons tout fini le sous-sol.

Depuis ma 2^e année à Ange-Gardien, j'ai toujours été impliqué dans des mouvements, d'abord le Cercle de l'U.C.C.; le Cercle d'amélioration du bétail (CAB-Yamaska), dont 15 ans comme président et 10 ans comme secrétaire; le Syndicat de l'U.P.A. Provençal, encore comme président; Comité de parents à l'école Jean XXIII; Conseil de fabrique; directeur de la Société d'agriculture de Rouville; Comité négociateur des CAB au niveau provincial; actuellement conseiller municipal depuis 1993 et représentant municipal au Conseil de l'O.M.H. dont je suis le président.

À la fin des années 1980, les garçons n'étaient pas intéressés dans l'élevage Holstein, nous avons vendu le troupeau et ensuite les terres. J'ai continué dans la production de veau de grain jusqu'en 2008.

Ceci se veut un survol d'environ soixante-dix ans de ma vie.

André Goos

Membre de la Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux

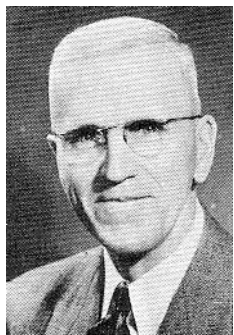


Photo de famille avant mon départ de la Hollande



Photo prise devant l'entrée du château de Gemert en 2005

Cultivateur à l'Ange-Gardien, comté de Rouville, ensuite député de ce district électoral, il fut nommé ministre de l'agriculture, en 1944 par le Premier ministre du Québec, Maurice Duplessis.



Un cultivateur – ministre, c'était nouveau au pays, voire même une surprenante tactique nouvelle du « chef » de l'État destinée à amadouer le vote rural. Comment ce cultivateur va-t-il se tirer d'affaires, muni d'un simple cours d'études primaires, disait-on? Et l'on ajoutait : que connaît-il en administration et en législation ?

Toujours assidu à sa tâche, évitant les cérémonies mondaines, patient, circonspect, jamais pressé, il réussit à se maintenir au poste, durant plusieurs années. Simple praticien agricole, il se montra au début de ses fonctions assez désarmé, en face de la science et des techniques nouvelles destinées à être appliquées, au profit du monde rural.

Réfléchi et prudent, il sut à la longue se libérer de certains préjugés, puis prendre conseil auprès de ses chefs de services. Cela lui permit de vaincre nombre de difficultés. En l'occurrence, rappelons ici les dons d'entregent et de diplomatie de son secrétaire Donat-C. Noiseux. Ce dernier voyait à sa correspondance, aux entrevues et à la procédure à suivre en toute chose. Il faut noter aussi l'influence de son épouse atténuant les effets préjudiciables du caractère absolu et rigoureux de son mari. Heureuse conseillère, douce et avisée, de cet homme catégorique et tout d'une pièce, qui désirait servir l'agriculture, selon ses vues personnelles et dans le sens de sa formation première parfois inadaptée aux moyens nouveaux de notre époque.



Lancement du film "Jeunesse Rurale" à Québec. Parmi les invités d'honneur l'on remarquait René Trépanier, agr. sous-ministre de l'agriculture, l'abbé Maurice Proulx, cinéaste, le premier ministre Maurice-L. Duplessis et Mme Barré, l'épouse du ministre de l'agriculture.

Ses combats avec le ministre Caron, antisindicaliste agricole, sont restés célèbres chez les gens de mon âge. Orateur lucide, imagé, réaliste et à la parole crépitante, parfois désesparante pour l'adversaire, ni lui ni monsieur Caron ne cédaient sur aucun point. En conclusion rendons justice à monsieur Barré, quant à son intégrité, à son absence de bassesse en politique et aussi à son désir de bien faire.

En dépit de nos vues souvent opposées, en matière d'enseignement agricole, j'étais en bon terme avec lui. Néanmoins, je le froissai une fois assez vivement et sans mauvais vouloir. Imaginez qu'un jour, je me trouvais avec lui dans l'ascenseur du Ministère. Une dizaine de subordonnés nous entouraient. Voyant que j'avais une canne pour m'appuyer en marchant, (mes jambes faiblissaient déjà...) il m'apostropha en disant : « Comment un jeune homme comme vous, vous portez une canne? » Je répliquai en souriant : « Oui, monsieur le Ministre, car j'aime mieux que ma faiblesse commence par les jambes que par la tête... » Hélas, chacun se mit à rire et monsieur Barré prit à tort mes paroles, pour une moquerie à son égard. Une heure à peine après cet incident, il délégua à mon bureau l'un de ses secrétaires pour me prier à l'avenir d'être plus poli envers lui! Quand il quitta le Ministère, nous étions pourtant redevenus bons amis.

Un seul agronome fonctionnaire pouvait vraiment dérider monsieur Barré et le faire rire aux éclats. Ce fut le docteur Georges Maheux, chef de service au Ministère. Les acrobaties de son esprit, ses réparties désinvoltes, ses traits d'humour et de haut comique, amusaient le ministre et le portaient à rire vraiment. Maheux était le seul qui se montrait toujours retenu et circonspect, dans ses relations, avec le grand nombre de ses subordonnés.

Jean-Charles Magnan

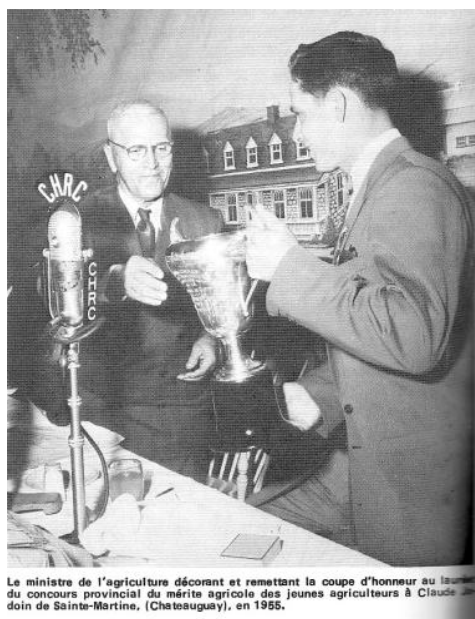
Bibliographie :

Magnan, Jean-Charles *Souvenirs Fleurs et chardons*, Saint-Romuald, Éditions Etchemin, 1976, pp 87-89.

Voir aussi :

Ménard, Alain *Laurent Barré 40 ans au service de la classe agricole*. Saint-Paul d'Abbotsford, Société d'histoire des Quatre Lieux, 2002, 95 pages.

Bachand, Gilles *Courte biographie de Laurent Barré*, Par Monts et Rivière, vol. 4, no 3, mars 2001, pp 9-11.

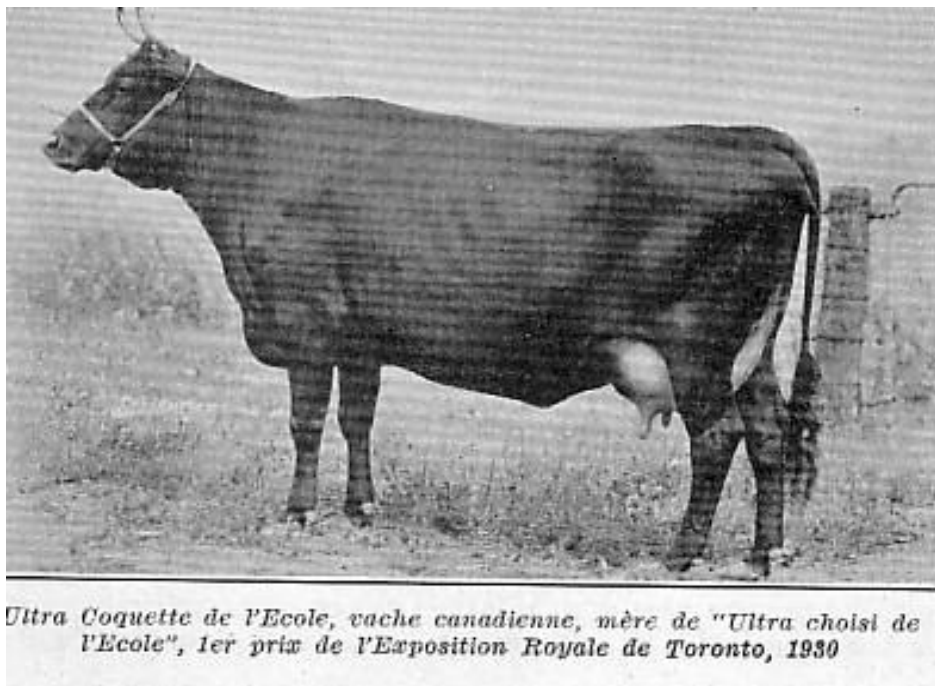


Le ministre de l'agriculture décorant et remettant la coupe d'honneur au lauréat du concours provincial du mérite agricole des jeunes agriculteurs à Claude Jodoin de Sainte-Martine, (Châteauguay), en 1955.

**Laurent Barré fut Ministre de l'Agriculture du 30 août 1944 au 5 juillet 1960
dans les cabinets Duplessis, Sauvé et Barrette.**

Historique de la vache canadienne

La vache canadienne est sans contredit la plus menacée des trois races patrimoniales du Québec. En effet il ne reste que 200 vaches de race pure (les 800 autres ont du sang de Suisse brune dans les veines) sur 450 000 vaches laitières au Québec. Elle est donc en voie d'extinction. C'est vraiment un sort cruel pour cette alliée de nos ancêtres. Pourquoi cette catastrophe? Disons qu'elle n'est pas la seule race à vivre ses derniers moments sur la terre. Selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) depuis seulement 15 ans à peine, 190 races d'animaux de ferme se sont éteintes dans le monde. Si rien n'est fait, le même sort attend 20% des 7 600 races domestiques recensées de par le monde.



Faisons un retour dans le passé, pour découvrir les origines et le développement de cette race qui a accompagné nos ancêtres.

L'Abbé J.-B.-A. Ferland dans son *Cours d'histoire du Canada* publié en 1861, nous rapporte le fait suivant : « Le premier qui ait tenté de faire un établissement vers la partie septentrionale de l'Amérique, fut le baron de Léry et de Saint-Just dans l'année 1518, il entreprit un voyage à l'île de Sable, dans l'intention d'y jeter les fondements d'une colonie française. Retardé longtemps en mer, et ayant épuisé sa provision d'eau douce, il fut contraint d'abandonner son projet, après avoir débarqué sur l'île des bestiaux et des pourceaux qui s'y multiplièrent et servirent plus tard, aux gens du marquis de La Roche. Suivant la narration du voyage de Sir Gilbert Humphrey, des Portugais, vers 1553, mirent de nouveau des vaches et des pourceaux sur l'Île de Sable ». Chose certaine, aujourd'hui, on retrouve sur cette île des petits chevaux sauvages, descendant de ceux qui ont été laissés là. Les historiens ne s'entendent pas à savoir si l'origine des ces chevaux est anglaise, portugaise, espagnole ou même française.

La seconde importation est celle de Jacques Cartier faite en 1541, lors de son second voyage en Amérique. Elle était composée d'animaux bretons, 4 taureaux et 20 vaches. Cette même importation comprenait des chevaux, des porcs, des moutons et des chèvres. Bien entendu aucune de ces races ne survécurent en terre canadienne.

Il faut attendre Samuel de Champlain qui de 1608 à 1610 amènera dans ses navires des animaux d'origine normande. En 1629, il possédait sur la ferme de Cap Tourmente de 60 à 70 bêtes à cornes. Bien entendu, on retrouvait aussi en Acadie des vaches amenées par les premiers colons et seigneurs du lieu.

En 1660, le grand ministre du Roi de France, Colbert envoya en Nouvelle-France les meilleurs sujets des races bretonne et normande et en 1667, on retrouvait en Nouvelle-France une population bovine de 3 107 têtes.

La vache canadienne descend donc d'animaux bretons et normands, tout en possédant plus de sang de la première que de la seconde race. Elle a une origine commune avec les races des îles de la Manche : Jersey et Guernesey, c'est peut-être pour cette raison que l'on se plaît à l'appeler la « *Jersey du Nord* ». Il existe d'ailleurs une certaine ressemblance entre la vache jersey et la canadienne.

Les animaux importés en 1608, et ceux qui suivirent par de nouveaux contingents, se multiplièrent entre eux, à l'exclusion presque complète de toute autre race, pendant environ un siècle et demi, se conservant ainsi exempts de sang étranger. Si leur adaptation au rude climat de la Nouvelle-France, aux travaux sur la ferme comme animal de trait, leur a fait acquérir une rusticité proverbiale, les mauvais soins auxquels ils furent soumis (souvent au printemps on « *levait les vaches par la queue* » la misère qu'on leur a fait endurer en certains milieux, et la mauvaise alimentation qu'ils ont reçue, il est évident que de semblables conditions n'étaient pas de nature à faire acquérir à la race canadienne de belles formes et de grandes aptitudes laitières. Aussi, elle faisait piètre figure à côté des premiers animaux Ayrshires et Durhams introduits dans la province de Québec et plusieurs de nos hommes influents conseillaient aux cultivateurs de cette époque de croiser leurs petites vaches canadiennes avec des reproducteurs de ces races étrangères que l'on considérait comme leur étant supérieures. Ce qui faillit donner le coup de mort à la race bovine canadienne.

Cependant quelques membres du Conseil d'Agriculture voyaient avec regret la race canadienne reléguée à l'arrière-plan et destinée à disparaître. C'est ainsi qu'ils se mobilisèrent pour améliorer cette race. Ils commencèrent une campagne en sa faveur dans laquelle se distingua particulièrement M. Édouard-A. Barnard, directeur de l'Agriculture pour la Province de Québec et rédacteur du *Journal d'Agriculture*. Il fit tout en son pouvoir pour convaincre les cultivateurs qu'il y allait de leur intérêt de conserver leur race. Il fut secondé dans ce mouvement par M. Lesage, Commissaire de l'Agriculture de la Province. Et aussi par le grand vulgarisateur agricole Jean-Charles Chapais et aussi par le Dr J.-A. Couture premier secrétaire de l'Association des éleveurs de bétail canadien. Ce dernier obtint, en 1885, l'autorisation d'ouvrir les livres généalogiques de la race bovine canadienne qui datent de 1886.

À cette époque, les races britanniques avaient déjà leur livre généalogique et par conséquent, leurs associations d'éleveurs avaient créé leurs pedigrees. L'absence de pedigree ne donnait pas la chance aux éleveurs de la canadienne de participer à des expositions dans les classes de pur-sang. Au tournant du siècle, la canadienne fut aussi absente de la plupart des publications agricoles canadiennes anglaises.

Malgré toutes ces misères, ce bétail avait amélioré ses performances à un tel point que la canadienne fut reconnue comme la productrice laitière la plus économique lors de la *Pan-American* de Buffalo (U.S.A. en 1901). À la même époque elle était reconnue comme étant la race la plus profitable au Canada.

Il est bon de citer : *En 1940, lors d'un concours inter races, c'est le taureau de race canadienne « Maurice d'Etchemin » qui remporta la palme sur tous ses compétiteurs de races Holstein et Ayrshire. En 1946, à l'Exposition royale de Toronto, c'est le taureau canadien « Tixandre Ferme Centrale » (âgé de 16 ans) qui remporta le grand championnat sur un total d'environ 1 200 bêtes appartenant à toutes les races.*

Dans les années 1970, dans le but d'améliorer la race au niveau productivité, le ministère de l'agriculture du Québec, décide de faire des croisements avec la « Brown swiss ». Depuis ce temps le nombre d'individus de race pure diminue chaque année, il n'en reste comme nous l'avons vu précédemment qu'environ 200 bêtes.

Au point de vue morphologique, elle porte une robe qui peut être noire, brun fauve ou rousse. Elle est généralement plus pâle sur la ligne du dos, autour du mufle et au niveau du pis. C'est une race de taille moyenne, la femelle pèse environ 27 kilogrammes à la naissance et atteint 500 kilogrammes à l'âge adulte. Le mâle pèse 32 kilogrammes à la naissance et en moyenne 750 kilogrammes à maturité.

Cette vache s'adapte aux conditions hivernales en se dotant d'une fourrure duveteuse qui lui permet d'affronter les grands froids. Elle possède une rusticité exceptionnelle. Elle vêle facilement et sans l'aide des éleveurs. Elle est dotée d'un tempérament à la fois doux et vigoureux. Agile, elle se déplace facilement en terrain accidenté etc.

Le 15 décembre 1999, la vache canadienne est désignée comme race patrimoniale par le gouvernement québécois. Est-il trop tard pour sauver la race?

L'organisme Slow Food Québec a lancé un programme de parrainage pour aider les éleveurs en prenant en charge la nourriture pour une bête pendant un an. Les éleveurs n'ont pas les moyens de se payer des quotas, car la production laitière de la canadienne ne parviendrait pas à rentabiliser le cheptel. Pour sauver la race, la Fédération de producteurs des races patrimoniales du Québec demande qu'on leur réserve 1% des quotas.

Pour André Auclair membre de cette société, « *Quand une espèce sauvage est menacée, on lui attribue une zone de protection. Pourquoi n'accorde-t-on pas la même attention à nos races pionnières?* ».

Gilles Bachand

Références :

Frère Isidore *Les bovins races laitières et de boucherie*, Oka, La Trappe, 1939, 403 pages.

Frère Isidore *Élevage rationnel des animaux de la ferme Les bovins tome 1*, Oka, La Trappe, 204 pages.

Fortin, Louis de Gonzague *Histoire de la race bovine canadienne*, Sainte-Anne-de-La-Pocatière, 1940, 286 pages.



Vaches canadiennes aujourd'hui

Quelques faits divers concernant Saint-Paul d'Abbotsford : Les fromageries et les beurreries

« *Le samedi soir, les jeunes du voisinage se rendaient chez M. Émile Casavant et ils y mangeaient du fromage en grain autour des « vaisseaux ».* C'est ainsi qu'une dame âgée de Saint-Paul nous fit découvrir l'existence antérieure d'une beurrerie-fromagerie.

Avant d'appartenir à M. Casavant, un certain M. Zéphir Bousquet la dirigea quelques années à l'emplacement actuel de la « sucrerie » de M. Yoland Côté. Vers l'an 1910, M. Casavant en prit possession et à la même époque M. Lévis Lapalme en opérait une autre au village. Cette dernière était située sur le côté gauche du magasin de M. Mailloux, actuellement chez Mme Richard. Lorsque M. Lapalme abandonna, M. Émile Casavant en fit l'acquisition et il ferma les portes de celle située au rang Papineau. En 1940, la beurrerie fonctionnait toujours, mais on ne sait pas exactement la date de sa fermeture.

La participation des cultivateurs de la localité était nécessaire à la réussite de la beurrerie. Ceux qui n'envoyaient pas leur lait chez M. Casavant, en grande majorité des anglophones de Saint-Paul, l'expédiaient à la Montréal Dairy ou à la Ferme Saint-Laurent par les « petits chars » du CN dès 7 h 00 du matin.

Étant donné que les inspecteurs ne passaient pas souvent à la beurrerie du village, le lait qui y était acheminé laissait parfois à désirer. Néanmoins, cela engendrait des produits comestibles...

Examinons de plus près, tout ce qui peut se passer dans la fromagerie pendant une journée. *Les cultivateurs devaient se lever très tôt le matin pour aller y mener le fruit de leur labeur car la production débutait aux petites heures du matin. Arrivé à la fromagerie, le fromager prenait un échantillon du lait pour en vérifier la teneur en gras. Ensuite, on pesait la « canisse » (le bidon à lait) puis on la vidait dans un grand bassin et on la remettait au propriétaire. Selon notre informatrice, « Le lait pressuré au préalable, chauffait dans les bassins à la température désirée. Puis le « caillé » était coupé en grains d'un demi-pouce avec un couteau en fil de fer. La chaleur était maintenue par tout un système de tuyauterie se croisant sous chaque bassin. Par la suite, l'on transvidait les grains dans de vieux bacs en tôle recouverts d'un drap blanc, où on les laissait reposer dans un liquide chaud pendant une heure. Au bout de ce temps, lorsque l'on levait le drap, les grains s'étaient soudés et formaient un gros rectangle compact. Le liquide chaud était alors conservé pour nourrir les cochons. On coupait le fromage en gros morceaux et on le laissait reposer de 2 à 3 heures. Enfin on lui ajoutait du sel et on le compressait en le laissant dans de gros moule de bois en forme ronde. Couché sur le côté, il y restait une nuit et ensuite on le transportait dans la chambre à fromage pour y être vieilli. »*

En plus de la fabrication du fromage, on y confectionnait aussi du beurre à partir de la crème que l'on ramassait chez le cultivateur.

En plus de la fromagerie-beurrerie du village et de celle de la campagne, en 1920 un M. Rocheleau détenait une beurrerie au rang Saint-Ours. En 1976, cet édifice fut brûlé suite à une proposition discutée au conseil municipal. Elle appartenait alors à M. Bernard.

Yvon Boivin (Fondateur de notre société en 1980)

Références :

Boivin, Yvon *Les racines de Saint-Paul d'Abbotsford*, Saint-Paul d'Abbotsford, pp 116-117.

Voir aussi :

Angers Brodeur, Estelle *Un lieu dit « Pauline » des Quatre Lieux*, Par Monts et Rivière, vol. 5, no 4, avril 2002, pp 6-7. (Fromagerie-beurrerie et magasin général de Joseph-Placide Rocheleau).

PROCHAINE RENCONTRE DE LA SHGQL

Les premiers colons des Quatre Lieux

Qui étaient les premiers défricheurs des Quatre Lieux? De quels endroits venaient-ils? Où se sont-ils installés? Ce sont à toutes ces questions et à beaucoup d'autres que Gilles Bachand répondra lors de la prochaine conférence de la Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux, le 28 avril 2009 à 19 h 30 à l'Hôtel de Ville de Saint-Césaire, 1111, avenue Saint-Paul à Saint-Césaire.



Activités de la SHGQL mars 2009

4 mars	13 h 00 à 16 h 30 Ouverture du local pour la recherche. Classement des livres de la section : Références généalogiques et classement des archives.
7 mars	9 h 00 à 12 h 00 Ouverture du local pour la recherche.
11 mars	13 h à 16 h 30 Ouverture du local pour la recherche. Classement des livres de la section : Références généalogiques et classement des archives.
14 mars	9 h 00 à 12 h 00 Ouverture du local pour la recherche.
16 mars	Rencontre de l'exécutif de la Société. À l'ordre du jour les points suivants : La campagne de financement, projets des répertoires des pierres tombales des cimetières, les prochains conférenciers, activités pour 2009, les Journées de la culture.
18 mars	13 h à 16 h 30 Ouverture du local pour la recherche. Classement des livres de la section : Références généalogiques et classement des archives.

21 mars	9 h 00 à 12 h 00 Ouverture du local pour la recherche. Classement des livres de la section : Références généalogiques et classement des archives
24 mars	Lors de la conférence de M. Serge Nault une trentaine de personnes se sont présentées à l'édifice des Loisirs de Saint-Paul d'Abbotsford. Ce fut un plaisir de prendre connaissance du rôle très important, que ce personnage avait dans l'organisation de la vie sociale de nos ancêtres. L'habillement du personnage et les artefacts en a surpris plus d'un!
25 mars	13 h à 16 h 30 Ouverture du local pour la recherche. Classement des livres de la section : Références généalogiques et classement des archives.
28 mars	9 h 00 à 12 h 00 Ouverture du local pour la recherche.

Généalogie sur le web

Suggestions de sites incontournables

Nous vous offrons dans cette rubrique un choix de sites Internet remarquables pour effectuer une recherche dans le domaine de la généalogie. Vous avez de belles découvertes à partager, veuillez s.v.p. les communiquer au rédacteur en chef : [Gilles Bachand](#) 1-450-379-5016 et nous nous empresserons de les faire connaître à nos lecteurs.

Nous vous invitons aujourd'hui à prendre connaissance des sociétés d'histoires de notre région. Elles offrent des services et des références, qui je pense, peuvent être très utiles lors d'une recherche en généalogie.

[Société d'histoire de la Haute-Yamaska](#)

[Le Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe](#)

[La Société d'histoire de la seigneurie de Chambly](#)

[La Société d'histoire de Beloeil-Mont-Saint-Hilaire](#)

Nouveaux membres

Nous sommes très heureux d'accueillir parmi nous :
Mme Thérèse Authier, MM Michel Poirier, Jacques Durand, Luke Guertin
 Bienvenue et beaucoup de plaisir dans notre association!



Nouveautés à la bibliothèque de la SHGQL

Toutes nos nouvelles acquisitions ou dons sont systématiquement exposés dans le présentoir de nouveautés pour une période d'environ un mois, puis placés sur les rayons de notre bibliothèque.

La recherche peut s'effectuer par l'entremise d'un logiciel informatique.

Don de Marie-Paule LaBrèque

Dionne, Pierre-Yves *De mère en fille*, Éditions Multi-Monde, 2004, 79 pages.

Bossé, Éveline *La Capricieuse à Québec en 1855*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1984, 172 pages.

Clapin, Sylva *Histoire des États-Unis d'Amérique*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1900, 218 pages.

De Celles, Alfred D. *Lafontaine et son temps*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1925, 204 pages.

Myrand, Ernest *Sir William Phipps devant Québec*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1925, 300 pages.

Séguin, Maurice *Le Québec*, Éditions du Burin, 1973, 281 pages.

Caron, Frédéline *Des femmes se racontent*, Éditions Les Cercles des Fermières du Québec, 1990, 477 pages.

Aubé, Claude B. *Chronologie du développement alimentaire au Québec*, Les Éditions du Monde Alimentaire Inc. 1996, 188 pages.

Blais, Suzelle *Apport de la toponymie ancienne aux études sur le français québécois et nord-américain*, Gouvernement du Québec, 1983, 105 pages.

Potvin, Damase *Le Saint-Laurent et ses îles*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, 413 pages.

Abbé Dion et O'Neil *Le chrétien et les élections*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960, 123 pages.

Gérin-Lajoie, Antoine, *Jean Rivard le défricheur*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1977, 400 pages.

Séguin, Robert-Lionel *Les granges du Québec*, Ottawa, Musée national du Canada, 1963, 128 pages.

Catelier, M.-Hubert *Le problème géographique de l'hiver dans les Cantons de l'Est*, 1955, 176 pages.

Potvin, Damase *En Zigzag*, Éditions Ernest Tremblay, 1929, 80 pages.

De Celles Alfred D. *Laurier et son temps*, Montréal, Beauchemin, 1920, 229 pages.

Monarque, Georges *Un général allemand au Canada*, Montréal, Imprimerie Populaire, 1946, 151 pages.

Parizeau, Gérard, *Les Dessaulles, seigneurs de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1976, 172 pages.

Audio

Cassette audio no 64

24 février 2009 Conférence de M. Michel Barbeau *Les grandes épidémies au Québec 1760-1960* tenue à la salle communautaire de l'Hôtel de Ville de l'Ange-Gardien – 90 minutes.

La monnaie en Nouvelle-France et au début du régime anglais

Lors de nos recherches concernant notre ancêtre, nous sommes continuellement confrontés à une nomenclature des monnaies en usage à cette époque et malheureusement, il est parfois difficile de s'y reconnaître à travers : les livres, deniers, sols, écus, louis d'or, penny, shilling, pence, guinée, etc.

Je vous propose donc à partir de tableaux, des exemples de la monnaie française : Cours Tournois en usage à l'époque en Nouvelle-France et de monnaie anglaise utilisée au début du régime anglais. Il faut dire aussi qu'il circulait sous les régimes français et anglais, de la monnaie de beaucoup de pays. Ces monnaies provenaient d'échanges commerciaux avec la Nouvelle-Angleterre et les Antilles. Ces monnaies avaient aussi cours légal au Canada.

Ces informations sont tirées du livre suivant : Frères des Écoles Chrétiennes *Histoire du Canada*, Montréal, 1914, 634 pages. Il faut donc prendre en considération que la valeur de comparaison avec la monnaie de 1914, ne reflète pas la valeur d'aujourd'hui.

Gilles Bachand

LA MONNAIE SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

COURS TOURNOIS¹

Pièces de billon ou cuivre.

- 1.—Le *denier*, valant $\frac{1}{12}$ de sou ;
- 2.—Le *double denier*, " $\frac{1}{6}$ de sou ;
- 3.—Le *liard*, " $\frac{1}{4}$ de sou ;
- 4.—Le *sol* ou *sou*.

Pièces d'argent.

- 5.—Le *quatre sols* ;
- 6.—Le *quart d'écu*, valant 15 sols ;
- 7.—L'*écu blanc* ou *louis blanc*, valant 3 livres.

Pièces d'or.

- 8.—Le *louis d'or*, valant 5 livres 15 sols ;
Le *double louis* " 11 " ;
Le *quadruple louis*, valant 22 livres.

Outre ces pièces, il y en eut de 2 sols, de 6 sols, etc. etc. Le sou marqué valait 24 deniers. Les pièces qui ont le plus circulé en la Nouvelle-France étaient les deniers, les doubles, les liards, les sols, les quarts d'écu, l'écu et le louis d'or.

La livre² n'était qu'une monnaie de compte (servant à exprimer les sommes d'argent) ; il n'exista jamais de pièce de ce nom. Elle valait 20 sols, ou $\frac{1}{2}$ de louis d'argent, ou $\frac{1}{4}$ de double louis d'or. Mais le poids de ces diverses pièces diminua graduellement, et ainsi la livre désigna une quantité de plus en plus petite d'or ou d'argent.

A cause de la rareté du numéraire, la monnaie valut presque toujours, ici, un quart, un tiers de plus qu'en France.

A noter également qu'un sou, à cette époque, avait presque autant de valeur que 10 cents maintenant ; c'est-à-dire qu'on achetait pour une livre ce qu'on paie aujourd'hui \$1.50 et \$2.00.

1. Se disait des monnaies frappées originellement à Tours.

2. On se servait aussi de l'expression *franc* dans le même sens, et ce dernier mot a détrôné l'autre.

La monnaie sous le régime français. Cours tournois.



MONNAIE DE CARTE

La monnaie de carte, pour suppléer au manque de numéraire, circula à plusieurs reprises.

Les deux fac-similés ci-contre sont de 1730 et 1752. Il y avait des cartes valant 24 livres, 12 livres, 6 livres, 3 livres, 30 sols, 15 sols, 7 sols 6 deniers, que l'on distinguait par leur forme aussi bien que par le montant qui y était inscrit. Les unes étaient entières, d'autres aux angles coupés, d'autres séparées par moitié, en carré, ou avec angles coupés.

COURS MONÉTAIRE DES DÉBUTS DU RÉGIME ANGLAIS

Pièce de billon ou cuivre.

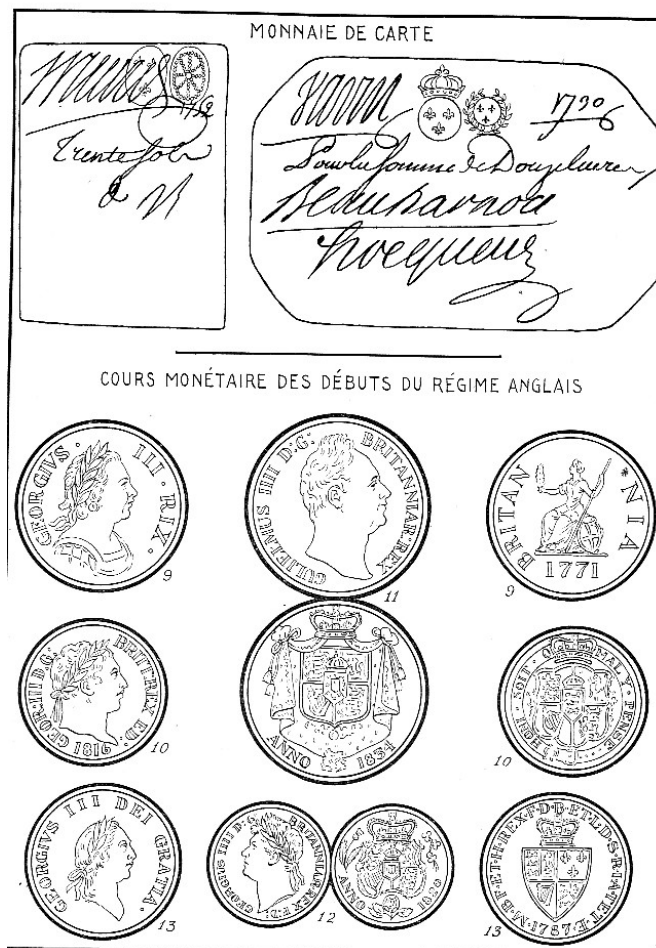
- 9.—*Halfpenny*, demi-denier, dont la valeur approximative actuelle est 1 sou ou cent.

Pièces en argent.

- 10.—*Shilling*, chelin, dont la valeur actuelle est de 24½c. ;
11.—*Half-Crown*, demi-couronne, valant 61c.
12.—*Sixpence* ou 6 deniers, valant environ 12 sous.

Pièce en or.

- 13.—*Guinea*, guinée, valant \$5.11.



Monnaie de carte de cinquante livres,
signée par Duplessis, Vaudreuil et Bégon en circulation à partir de 1714

Merci à nos commanditaires

ROBERT VINCENT
Député de Shefford

25, rue Dufferin, bur. 101
Granby (Québec) J2G 4W5
Tél.: 450 378-3221
Téléc.: 450 378-3380
vincer1a@parl.gc.ca

BLOC
QUÉBÉCOIS

*Culture,
Communications et
Condition féminine*

Québec

LMI
ISO 9002

LE MATÉRIEL INDUSTRIEL LTÉE
INDUSTRIAL SUPPLIES LTD
CONSTANT AIR-FLO

325, Grande Caroline
Rougemont (Québec)
JOL 1M0

Montréal : (514) 878-9675
Rougemont : (450) 469-4935
Fax : (450) 469-4786
www.lmi-caf.com • constant@lmi-caf.com

A. Lassonde Inc.

170, 5th Avenue, Rougemont (Québec) Canada JOL 1M0
Tél./tel.: (450) 469-4926/(514) 878-1057
Téléc./fax: (450) 469-1816
Site Internet / Web Site: www.lassonde.com

Rougemont **OASIS** **fruit**
ALLEN'S **SUN-MAID**

ROBERT

500, Route 112
Rougemont, Québec
JOL 1M0

Tél (514) 460-1112
Fax (514) 469-2893

OLYMEL S.E.C./L.P.

2200, av. Pratte, St-Hyacinthe (Québec) Canada J2S 4B6
Tél.: (450) 771-0400
Fax: (450) 773-6436
www.olymel.ca

Saint-Paul d'Abbotsford

926, rue Principale Est
Saint-Paul d'Abbotsford, Qc JOE 1A0
Téléphone : (450) 379-5408
Télécopieur : (450) 379-9905
Courriel : d.rainville@videotron.ca

Saint-Césaire
Ville en mouvement

1111, avenue Saint-Paul
Saint-Césaire (Québec) JOL 1T0
Téléphone : 450 469 3108 poste 229
Télécopieur : 450 469 5275
cynthia.bosse@bellnet.ca
www.ville.saint-cesaire.qc.ca

Municipalité de Rougemont

61, chemin de Manville
Rougemont, (Québec) JOL 1M0
Téléphone : (450) 469-3790
Télécopie : (450) 469-0309

Ange Gardien

Hôtel de ville
Municipalité d'Ange-Gardien
249, rue Saint-Joseph
Ange-Gardien Qc
JOE 1E0

Tél. (450) 293-7575
Fax : (450) 293-6635

Desjardins
Caisse populaire de l'Ange-Gardien

Siège social
101, rue Canrobert
Ange-Gardien, Cte Rouville (Québec)
JOE 1E0
(450) 293-3691
Télécopieur : (450) 293-3272
jacinthe.alix@desjardins.com

Desjardins
Caisse populaire de Rougemont

Siège social
991, rue Principale
Rougemont (Québec)
JOL 1M0
Téléphone : (450) 469-3164
Télécopieur : (450) 469-3724
caisse.190073@desjardins.com

Desjardins
Caisse populaire de Saint-Césaire

Siège social
1201, avenue Saint-Paul
Saint-Césaire (Québec) JOL 1T0
(450) 469-4913 ou 1 800 758-COOP
Télécopieur : (450) 469-3838
www.desjardins.com

Desjardins
Caisse de Granby –
Haute-Yamaska

Robert Bernard
Pneus & mécanique

765, rue Principale, Saint-Paul d'Abbotsford, Québec JOE 1A0
T. 450.379.5757 • 1.800.363.5534 • F. 450.379.5967
www.robertbernard.com